



AIDE A LA PREDICATION
Dimanche 17 décembre 2017
Romains 15, 4-13

Comment vivre ensemble sans fusion ni confusion ?

Jean-Mathieu Thallinger
Pasteur à Mulhouse

Etre bien d'accord entre vous

Nous n'en avons pas encore fini avec le diable, avec l'esprit de division. Donnant des cours d'histoire du protestantisme dans un collège, je ne me sens jamais très malin lorsque j'expose aux élèves schismes, courants multiples du christianisme, ou lorsque je leur présente cette image de l'arbre issu de la racine Christ qui s'épanouit en des dizaines d'Eglises, aux subtilités théologiques et éthiques byzantines (l'adjectif byzantin ferait référence aux discussions interminables que menaient les théologiens de Byzance alors que la ville était assiégée).

La division entre chrétiens est au moins aussi ancienne que la crucifixion de Jésus. Probablement inspirés « à l'insu de leur plein gré », les soldats la manifestèrent en se partageant ses vêtements. A leur suite, parce que divisés, nous continuons de nous partager ses dépouilles. Judéo-chrétiens, pagano-chrétiens, chrétiens de Paul, de Pierre, de Jean, de Silas ou de Gontran (dont l'étymologie renvoie aux corbeaux qui accompagnaient le dieu Odin à la guerre).

Je sais bien que nous autres protestants adulons l'unité dans la diversité. L'individu avant la communauté. Mais l'individualité menace toujours de se muer en individualisme, la diversité en confusion ou en dispersion.

La nouvelle traduction d'une des demandes du Notre Père nous le rappelle, nous sommes toujours susceptibles d'entrer en tentation. Le mal dont nous souffrons, dont nous demandons à être délivrés, le péché, n'est-il pas l'esprit de division, qui nous pousse à nous faire par nous-mêmes, à nous distinguer, à objectiver Dieu en en faisant un chef de clan ?

Pour tenter de résister à la tendance centrifuge nous rabâchons comme un mantra cette question « *comment vivre ensemble* » ? Une émission radio qui y était

consacrée disait : « *Le vivre-ensemble est devenu la pierre angulaire de l'essentiel des discours politiques* ».

Reconnaissons néanmoins que nous avons pas mal progressé dans le vivre ensemble entre protestants et catholiques. En 1962, on pouvait lire dans le rapport d'une visite pastorale menée dans une paroisse catholique alsacienne : « *Je voudrais signaler un fait dangereux pour la foi des jeunes : l'augmentation des mariages mixtes. Cela provient d'une plus grande liberté des jeunes filles et d'une plus grande liberté de circulation. Les parents et le curé réagissent. Le danger est d'autant plus grand qu'ils se fixent en plein milieu protestant ou en ville* ». Gageons que ce type de propos ne se tiendrait plus aujourd'hui.

Comment vivre ensemble ? Comment supporter l'autre, dans mon couple, ma famille, ma classe, ma paroisse, mon Eglise, entre religions, entre les religions et la société sécularisée, en Union Européenne ?

Comment sortir des querelles byzantines sur le sexe des anges ? Le Dieu qui nous échappe toujours pourrait nous inciter à l'humilité plutôt qu'à son appropriation péremptoire par chaque parti.

Comment me glisser par la porte étroite, qui ne soit ni la fusion confortable (où tous seraient identiques, la pente communautariste exclusiviste à tendance totalitaire) et la confusion (l'espace sans contour, de l'esprit désincarné, où tout se vaut, le bricolage religieux égotique).

Comment vivre ensemble sans fusion ni confusion ?

1. Accueillez-vous les uns les autres

Ces préoccupations d'une vie communautaire harmonieuse sont celles qui préoccupent Paul lorsqu'il s'adresse à la communauté de Rome. Divisée entre judéo-chrétiens tenant à perpétuer le salut par l'obéissance aux prescriptions rituelles et légalistes, en particulier celles concernant les exigences alimentaires et la circoncision, et les pagano-chrétiens considérant qu'en Christ la Loi avait été accomplie et pourrait se vivre d'abord dans une éthique qui était celle résumée dans le double commandement qui résumait toute la Loi et les prophètes : aimer Dieu et son prochain.

Au nom du Christ, Paul en appelle à l'accueil inclusif.

Le terme « inclusif » est à la mode, signe des temps et de nos préoccupations, heureuses, dans nos sociétés, de reconnaître une place à tous.

Un culte et des stands « inclusifs » firent quelques remous lors de la manifestation « Protestants en Fête », les éditorialistes s'interrogent pour savoir s'il ne faudrait pas que la langue française devienne plus inclusive, c'est-à-dire démasculinisée.

Paul fut probablement un des premiers « inclusivistes » de l'histoire des religions par sa parole géniale : « *Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme; car tous vous êtes un en Jésus-Christ* ».

Lui qui fit ses classes à Jérusalem il semble qu'à voir l'histoire de cette ville depuis lors, la source qui l'a inspiré, jusque dans les soubresauts provoqués par le président des Etats-Unis ces jours-ci, se soit tarie. A moins que le rôle prophétique de cette ville soit de permettre de faire naître l'espérance au cœur du mal, l'harmonie au cœur de la division.

Ce que je baptise du nom d'inclusivisme, Paul le nomme « accueil ». Il lance un appel vibrant à nous « accueillir les uns les autres ». Le terme qu'il emploie « *proslambano* » peut être traduit par « prendre chez soi. Prendre l'autre chez soi. »

On dit que la qualité d'une civilisation tient à la qualité de son hospitalité. Longtemps la France s'est ainsi targuée d'être terre d'asile/ d'accueil. Comme l'étaient les églises : des lieux d'asile, d'hospitalité, d'accueil.

Le christianisme est né en orient. Terre marquée par cette tradition de l'hospitalité, par la culture de l'accueil inconditionnel de l'étranger qui vient chez toi.

La fête de Noël que nous nous préparons à célébrer, débordante de traditions que le 24 au soir nous rappellera, porte en son cœur cette question de l'hospitalité : « *Elle l'emballota, et le coucha dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie* ».

Dans un monde où on circule comme jamais, où les frontières des nations s'effacent, la question de l'accueil demeure brûlante. Nous accueillir les uns les autres est une préoccupation essentielle pour toutes les religions, dont la vocation première serait de nous « relier ».

Dans nos communautés protestantes cette question de l'accueil est aussi brûlante, essentielle. Si nous ne sommes plus divisés en judéo et pagano-chrétiens, nos communautés sont de plus en plus écartelées entre archéo et néo-chrétiens.

D'un côté : des gens qui ont une foi sans culture d'église, qui ne lisent pas les journaux paroissiaux, ne viennent pas aux rencontres, n'ouvrent jamais une Bible, ne savent finalement pas grand-chose de la vie de l'Eglise. Une foi sans culture c'est comme quelqu'un qui voudrait parler sans maîtriser la langue. Ce sont tous ceux qui disent : j'ai la foi mais je ne pratique pas. Je crois, mais vos simagrées pieuses ne m'intéressent pas.

De l'autre côté nous avons des gens qui ont une culture sans foi : ils connaissent la langue, se passionnent pour l'Eglise, savent tout des traditions mais pour eux la religion est devenue un musée, qu'ils entretiennent avec vénération. Ils croient croire mais ne croient plus vraiment. Ils sont devenus des défenseurs d'une foi qui ne les habite plus. Ce sont les pratiquants non croyants, ceux qui font souvent vivre les paroisses devenues des « clubs » privés de passionnés mais qui ont perdu l'attitude de l'accueil, de l'ouverture à la surprise, à la nouveauté, à l'inconnu.

Cette perte du sens de l'accueil que Paul place au cœur de la vie chrétienne est le signe de la perte de la foi.

Dans la Grèce antique avait été instituée la fonction de proxène, pro-xenos, qui consistait à veiller au bon accueil des étrangers qui venaient vivre dans la cité. Ils veillaient à ce que l'hospitalité soit de qualité. Dans l'Odyssée, Ulysse, à chaque fois qu'il aborde un nouveau rivage, se pose la question de savoir s'il va " *trouver des brutes, des sauvages sans justice ou des hommes hospitaliers craignant les dieux* "

Au Togo, en pays Ewé, l'étranger est appelé « amedzro », c'est-à-dire « le désiré » : il est potentiellement un envoyé, un messenger qui vient d'ailleurs pour nous apporter quelque chose d'important.

On retrouve cette idée dans la Bible : « *N'oubliez pas l'hospitalité car, grâce à elle, certains, sans le savoir, ont accueilli des anges* » dit l'épître aux Hébreux (He 13,2).

Jacques Derrida disait que l'hospitalité est l'attitude la plus religieuse qui soit. Il la disait messianique : « *s'exposer à l'autre, c'est recevoir la visitation. J'accepte que la décision soit prise en moi par un autre* ».

L'hospitalité dit : j'accepte de ne pas maîtriser les conséquences de mes actes. Qui sait ce que celui qui vient, va provoquer dans ma vie ? De combien d'aventures, de rencontres et d'événements que nous ne connaissons jamais nous privons-nous lorsque nous fermons nos portes ?

Le Nouveau Testament, s'ouvre par l'hospitalité accordée par Marie à Gabriel qui lui annonce l'inattendu de la naissance de cet enfant qui est le messie attendu et qui se révélera bien différent de ce que l'on attendait d'un Messie, dès sa naissance en des lieux inattendus.

Avec Jésus, l'hospitalité deviendra absolue puisque comme il le dit : « *Qui vous accueille m'accueille* » (Mathieu, chapitre 10, verset 40).

Nous sommes appelés à être des proxènes, on pourrait dire aussi des xénophiles, ceux qui aiment l'étranger, qui exercent l'hospitalité envers l'inattendu qui survient. Lorsque l'accueil ne se fait plus, se met en place le repli sur soi, la reproduction du même et, finalement, comme le membre du corps dans lequel le sang ne circule plus finit par se nécroser, l'extinction.

C'est la vocation de l'Eglise, de nos paroisses, de ma maison que d'accueillir, d'être hospitalier envers celui avec qui nous sommes en position d'altérité. C'est ainsi que nous rencontrons Dieu.

L'attitude hospitalière, l'accueil, est une attitude de vie, elle dit l'ouverture et la confiance, elle dit la foi.

2. Le Dieu de la patience et de la consolation

Paul interprète Dieu comme celui qui est patience (persévérance) et consolation (réconfort, le terme employé est *paraklet*).

C'est le Dieu lent à la colère que l'on retrouve à plusieurs reprises dans l'Ancien Testament. Le Dieu qui supporte l'infidélité des hommes, qui les appelle inlassablement à la restauration.

Sa persévérance dit un Dieu qui n'est pas sujet aux passions que sont les emportements excessifs du cœur et de l'égo, qui consomment, mais à la passion, qui est la capacité de supporter les épreuves sans ployer, qui s'appuie sur la confiance et l'espérance.

C'est auprès de ce Dieu que Paul invite les chrétiens de Rome à régler les battements de leur cœur, pour y trouver la capacité à dépasser leurs divisions.